

BULLETIN SALÉSISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne. mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII.)

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Romains, 9. — Lille, rue Notre-Dame, 263
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 29, rue Beaumanoir.

Sommaire.

LÉON XIII ET LE ROSAIRE.

TURIN. Oratoire Saint-François de Sales. *Mor Cagliero* et ses missionnaires. — *Les indigènes des missions de Don Bosco.*

Les Œuvres de Don Bosco hors de France. ANGLETERRE. — Londres. *La paroisse salésienne.* — *La future église du Sacré-Cœur à Battersea.*

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO. — Amérique du Sud : I. — *Terre de Feu.* II. — *Brésil.* III. — *Équateur.*

A travers les relations de nos missionnaires. Glances. — RÉPUBLIQUE ARGENTINE : *Une nouvelle église dédiée au Sacré-Cœur de Jésus.* — PATAGONIE : *L'hôpital salésien de Viedma.*

Coopérateurs défunts.

ILLUSTRATIONS : La future église salésienne de Londres. — L'église et l'Oratoire de Saint-Raphaël à l'Île Dawson. — L'hôpital salésien de Viedma.

lecteurs, à propos de la récente Encyclique du Souverain Pontife sur le Rosaire, le précieux résumé que nous trouvons dans *La Croix* du 13 septembre.

Le Pape Léon XIII commence par déclarer combien il lui est agréable d'avoir une occasion nouvelle d'exciter chez les fidèles la piété envers Marie, envers cette créature élevée par Dieu au-dessus de toutes les créatures, envers cette Vierge dont la dévotion à nourri ses jeunes années, s'est toujours augmentée dans son cœur, et à la puissance invoquée de qui il a été redevable de tant de bienfaits pendant sa vie, et de tant de consolations, depuis qu'il est assis sur la chaire suprême.

Il est donc juste et opportun, aux approches du mois d'octobre, de ce mois consacré à Notre-Dame du Rosaire, de chercher à imprimer un plus vif élan à la piété envers la Mère de Dieu.

Les nombreux efforts que ne cesse de faire la corruption du siècle contre la foi chrétienne, contre la loi de Dieu dont les résultats sont cependant d'un si haut prix; les ravages lamentables que ces efforts impies ont semés dans le champ du Seigneur; l'absence de tout frein pour les arrêter; l'encouragement que leur

LÉON XIII ET LE ROSAIRE

La mission du Bulletin est de donner à nos chers Coopérateurs les nouvelles ayant trait à nos Œuvres. Cette tâche est souvent un problème, grâce aux bénédictions qui suivent partout les fils de Don Bosco. Nous ne pouvons point, par conséquent, reproduire régulièrement toutes les Encycliques du Pape, dont le texte intégral arrive d'ailleurs aux fidèles du monde entier par une foule de publications. Mais nous sommes heureux d'offrir à nos

fournissent par leur indifférence, même par leur patronage, ceux qui peuvent les réprimer; l'enseignement public qui rougit du nom de Dieu, et n'ose plus le prononcer; les déclamations impudentes qui versent sur Jésus-Christ et son Église tant d'ignobles mensonges; enfin, le relâchement, dans la plupart des cœurs, de la profession catholique, relâchement qui, pour n'être pas une apostasie ouverte, ne saurait manquer d'aller jusqu'à regarder la foi comme n'ayant rien à voir dans les habitudes de la vie: voilà des désordres et des iniquités bien capables d'expliquer aux yeux clairvoyants les malaises profonds dont souffrent les peuples, et les malheurs plus grands encore dont les frappera la Providence divine irritée.

De là, nécessité de la prière pour l'apaiser, mais d'une prière unie aux œuvres chrétiennes. Or, la récitation du Rosaire de Marie est une des prières les plus efficaces pour désarmer le bras de Dieu et redonner vie aux mœurs chrétiennes.

* *

Personne n'ignore que, si l'Église a triomphé avec tant d'éclat de l'horrible hérésie des Albigeois et de tant d'autres périls non moins terribles pour la religion que pour la conduite politique des peuples, c'est surtout en leur opposant le Rosaire de la Toute-Puissante Vierge Mère de Dieu. Il en sera encore ainsi aujourd'hui, si nous avons, de la même manière et avec la même piété, recours à cette Vierge bienheureuse.

Marie est la Mère de la Miséricorde; et quand il s'agit de ce qui fait obstacle au salut de nos âmes, non seulement elle vient à notre aide, lorsqu'elle est invoquée, mais encore elle prévient nos supplications. Elle est notre Mère, dans et par le Christ, comme dans et par le Christ Dieu est notre Père. Elle possède une telle plénitude de grâces qu'elle peut sauver tous les hommes, et, à ce pouvoir elle joint, parce qu'elle est Mère, la volonté de les secourir et de les entourer de son amour.

Allons donc à Marie avec une entière confiance, et adressons-lui cette prière du Rosaire avec d'autant plus d'espérance qu'elle en a été elle-même l'inspiratrice et qu'elle y met toutes ses complaisances.

* *

Aucune prière, d'ailleurs, n'est plus propre à rappeler et à inculquer dans les âmes, si exposées à les oublier au milieu des mille préoccupations de la vie humaine, la foi aux grands et salutaires mystères de notre salut, à savoir, de l'Incarnation du Verbe, de la Maternité virginale de Marie, des joies de cette Maternité divine, de ses épreuves si douloureuses à la passion de Jésus-Christ, de ses gloires, si intimement liées avec celles du Christ triomphant de la mort, montant au ciel, envoyant l'Esprit-Saint et élevant enfin sa Mère, par une assumption merveilleuse, jusqu'à ses propres splendeurs éternelles. — Le Rosaire réveille sans cesse le souvenir de ces magnificences de l'amour de Dieu pour nous, dans l'ordre de leur accomplissement; et ce souvenir ne reste pas stérile: il descend dans les cœurs pour les vivifier et les sanctifier. Aussi, ne saurait-on trop affirmer que chez les individus, les familles, les nations où le culte du Rosaire se conserve et reste en vigueur, il n'est pas à craindre que la foi subisse des amoindrissements causés par l'ignorance ou par les doctrines malsaines.

Et non seulement la foi, mais aussi la vertu chrétienne. Car, le culte du Rosaire consiste essentiellement dans la méditation des mystères de notre rédemption, des exemples que le divin Rédempteur nous a laissés, de leur imitation non moins que de leur participation parfaite par Marie, sa Mère et la nôtre. Le Rosaire met ainsi à notre portée la sublimité adorable de ces exemples, au moyen de la bienheureuse Vierge, et en inspire l'amour avec le désir efficace de les imiter nous-mêmes.

* *

Le Rosaire est donc une formule excellente de prière, un moyen puissant de conserver la foi, et comme un admirable miroir de la vertu parfaite. Aussi est-il d'un véritable chrétien d'en avoir souvent l'instrument dans les mains, et de s'en servir pour méditer, goûter, pratiquer les enseignements qui l'accompagnent.

Léon XIII recommande à la piété des fidèles l'Association dite *de la Sainte Famille*, qui se propose, en particulier, de sanctifier le foyer domestique par l'imitation de Jésus, Marie et Joseph, vi-

vant pendant trente ans ensemble dans la maison de Nazareth : ce qui fait évidemment partie des mystères joyeux du Rosaire, et établit un lien étroit entre le Rosaire et l'Association de la Sainte-Famille.

* * *

Le Pape accorde les mêmes indulgences que les années précédentes, et termine par une ardente exhortation à invoquer Marie, dont le secours amènera des faits nouveaux pour la gloire de son Église ou des forces nouvelles à son chef, qui touche à la cinquantième année de son épiscopat, pour soutenir vaillamment d'autres épreuves et d'autres combats.



TURIN

ORATOIRE SAINT-FRANÇOIS DE SALES



M^{sr} Cagliero et ses missionnaires.

Le 6 août dernier, S. G. M^{sr} Cagliero, évêque titulaire de Magida et vicaire apostolique de la Patagonie septentrionale et centrale, débarquait heureusement à Gênes. Notre vénéré confrère arrivait en compagnie de deux missionnaires de Don Bosco : D. Dominique Milanese, chargé d'un district sur le *Rio Negro*, et D. Joseph Beauvoir, de la Préfecture apostolique de la *Terre de Feu*. Le même paquebot amenait aussi des indigènes de la Patagonie et quelques sauvages de la Terre de Feu; deux religieuses de Marie Auxiliatrice accompagnaient les deux jeunes Indiennes Patagones venues avec nos missionnaires.

Le lundi 8 août, M^{sr} Cagliero arrivait à l'Oratoire de Turin.

On devine avec quelle joie et avec quelle solennité nous l'avons reçu; l'air de fête que la maison avait revêtu pour la circonstance était bien le reflet de l'allégresse de l'Oratoire tout entier. Le premier salut échangé entre Don Rua et M^{sr} Cagliero fut très touchant.

Après avoir reçu les souhaits de bienvenue qu'un enfant lui adressa au nom de tous, Monseigneur nous transmit les hommages affectueux de nos frères de l'Amérique du Sud; l'Église, Don Bosco et la famille salésienne fournirent au vaillant apôtre le thème d'une chaude allocution, vibrante de foi et d'enthousiasme.

Si Don Bosco avait pu être au milieu de nous ce jour-là, quel n'eût pas été son bonheur ! Mais pour être près de Dieu, il n'est pas étranger à nos joies; il a donc pris une part toute paternelle à la fête dont nous parlons.

* * *

Le 14 août, nous faisons une réception solennelle à deux autres de nos chers confrères de l'Amérique du Sud : D. Lasagna, Inspecteur de l'Uruguay et du Brésil — D. Peretto, directeur de l'Oratoire de Lorena (Brésil), venus tous deux en Europe pour régler de graves intérêts.

La vue de ces aînés que les plus jeunes de la famille ne connaissaient point, nous fait penser à tous nos frères des pays lointains; ils sont maintenant *quatre cent soixante-dix* qui travaillent avec ardeur à donner toujours plus nombreuses des âmes à Dieu. Quand les reverrons-nous?... Notre foi nous dit que la fête de famille où nous les retrouverons tous aura lieu sûrement au ciel, si nous sommes fidèles aux desseins de Dieu sur nous.

Les Indigènes provenant des Missions de Don Bosco dans l'Amérique du Sud.

De la Terre de Feu, D. Beauvoir a pu emmener avec lui en Italie une famille indigène composée du mari, de la femme et de deux enfants — un garçon et une fille; et deux autres petits garçons à la mine éveillée, dont un appartient à la tribu des Onas. Tous les autres sont originaires des régions situées sur les canaux de l'archipel de la Terre de Feu. Malheureusement, la différence de climat éprouva si fort la jeune femme qu'elle mourut à Montevideo. Sa petite enfant, âgée de quatre mois, a été confiée à des personnes charitables qui l'élèveront. Cette famille se réduit donc au père et à son fils, âgé de cinq ans; n'oublions pas son fidèle *schauh* — un chien blanc au museau de renard, très adroit pour procurer à ses maîtres les poissons dont ils se nourrissent à peu près uniquement dans ces terres glacées. Le père et le fils portent le *costume* indigène — des peaux de phoque et de guanaque; — ils sont armés d'un arc lançant des flèches redoutables.

Les deux autres petits Indiens, âgés d'environ dix ans, ont reçu un commencement d'éducation dans notre Établissement de l'île Dawson et à Puntarenas (détroit de Magellan). Ils parlent assez bien l'espagnol, sont vêtus à l'euro péenne, enfin savent lire et écrire passablement.

M^{sr} Cagliero a voulu amener lui aussi un de ses chrétiens, jeune Patagon de dix-sept ans, nommé Santiago Mélipan. Cet indigène est neveu du cacique Chuchunque, qui se mesura glorieusement avec les troupes argentines en 1882; vaincu, le valeureux guerrier s'enfonça dans les gorges impénétrables des Cordillères. Sa famille entière et sa tribu — environ trois cents personnes — tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Les pauvres prisonniers, après avoir été dépouillés de leurs objets précieux et de leurs nombreux troupeaux, furent conduits à Chichinal, près du Rio Negro. M^{sr} Cagliero et ses missionnaires les ont instruits et baptisés en 1886, en même temps que les *sept cents* néophytes de la tribu du cacique

Sayuèque. Le jeune Santiago parle très convenablement l'espagnol et entend l'italien; il est habile cordonnier et bon musicien.

Enfin, les Filles de Marie Auxiliatrice — Sœurs de Don Bosco — ont amené en Europe une fille et une nièce du cacique Sayuèque. Ces deux jeunes Indiennes, âgées de seize à dix-huit ans, se nomment Séverine et Josépha. Elles ont été reçues et élevées, avec plusieurs de leurs compatriotes, chez les Sœurs de Don Bosco établies en Patagonie. Elles parlent l'espagnol, chantent à ravir et travaillent à la perfection, à tel point qu'elles ont remporté le prix de broderie à Viedma, capital du Rio Negro. Vêtues d'une sorte de tunique sans manches qui descend jusqu'aux pieds, elles ont la taille dessinée par une ceinture brodée de verroteries et d'argent; un grand manteau les enveloppe de la tête aux pieds. A cause de leur origine araucane et pour attester qu'elles appartiennent à des familles de caciques, elles se parent de grandes épingles, de colliers et de bracelets tant aux mains qu'aux chevilles; tous ces bijoux sont d'argent. Elles savent la doctrine chrétienne, même en leur idiome araucan, et récitent assez bien leurs prières en latin et en italien.



LES ŒUVRES DE DON BOSCO

hors de France

—
ANGLETERRE
—

La paroisse salésienne de Londres. — La future église du Sacré-Cœur à Battersea. — En janvier dernier, notre vénéré Supérieur général Don Rua, dans sa lettre annuelle aux Coopérateurs salésiens, recommandait chaudement, parmi les œuvres proposées à leur intelligente charité, la construction d'une église pour notre Mission (paroisse) de Londres.

Voici d'ailleurs le passage auquel nous faisons allusion : « La pauvre chapelle de bois et de fer qui a servi jusqu'ici d'église paroissiale ne suffit plus à la population toujours croissante des fidèles. Il y a plus. Le délai accordé par les lois anglaises pour l'usage des constructions de ce genre a été prorogé à plusieurs reprises; mais, vu l'état de notre église provisoire, les autorités de Londres ne veulent plus permettre qu'elle soit affectée au culte. En conséquence, nous sommes mis en demeure de bâtir une église en pierres.

» Pour faire face à une dépense comme celle-là, nous ne pouvons guère compter sur le concours efficace des fidèles, dans un pays où ils sont généralement pauvres et où toutes les Œuvres catholiques sont grevées de dettes; et cependant, il importe que nous puissions exercer un large apostolat au milieu d'une paroisse où l'on compte 18,000 protestants sur 20,000 âmes. Je mets mon espoir

en la divine Providence et en vous, chers Coopérateurs, qui êtes à notre égard ses représentants fidèles et généreux. »

Confiants en cette divine Providence et en ses mandataires toujours si fidèles et si dévoués aux fils de Don Bosco, nos confrères comptèrent, pour cette œuvre d'apostolat catholique, sur le généreux appui de nos bienfaiteurs. En conséquence, à peine eurent-ils trouvé un emplacement approprié aux besoins de la population, ils jetèrent les fondements du futur édifice; et, le 3 août dernier, avait lieu la pose solennelle de la première pierre de la nouvelle église, dont nous donnons l'intéressant dessin dans le présent numéro. Elle sera dédiée au Sacré-Cœur de Jésus.

Nous sommes heureux de traduire la relation publiée, au sujet de cette fête, par notre édition italienne du mois dernier.

Londres, S. W. (Battersea),
le 7 août 1892.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Enfin les belles espérances que nous avions conçues commencent à se réaliser, et nos vœux ardents sont en train de devenir un fait accompli.

Le 3 août marquera dans l'histoire de cette chère Maison de Londres, — la première œuvre de Don Bosco en Angleterre, — une date mémorable; elle laissera l'impression profonde qui s'attache aux événements attendus, et depuis longtemps, avec la plus légitime impatience.

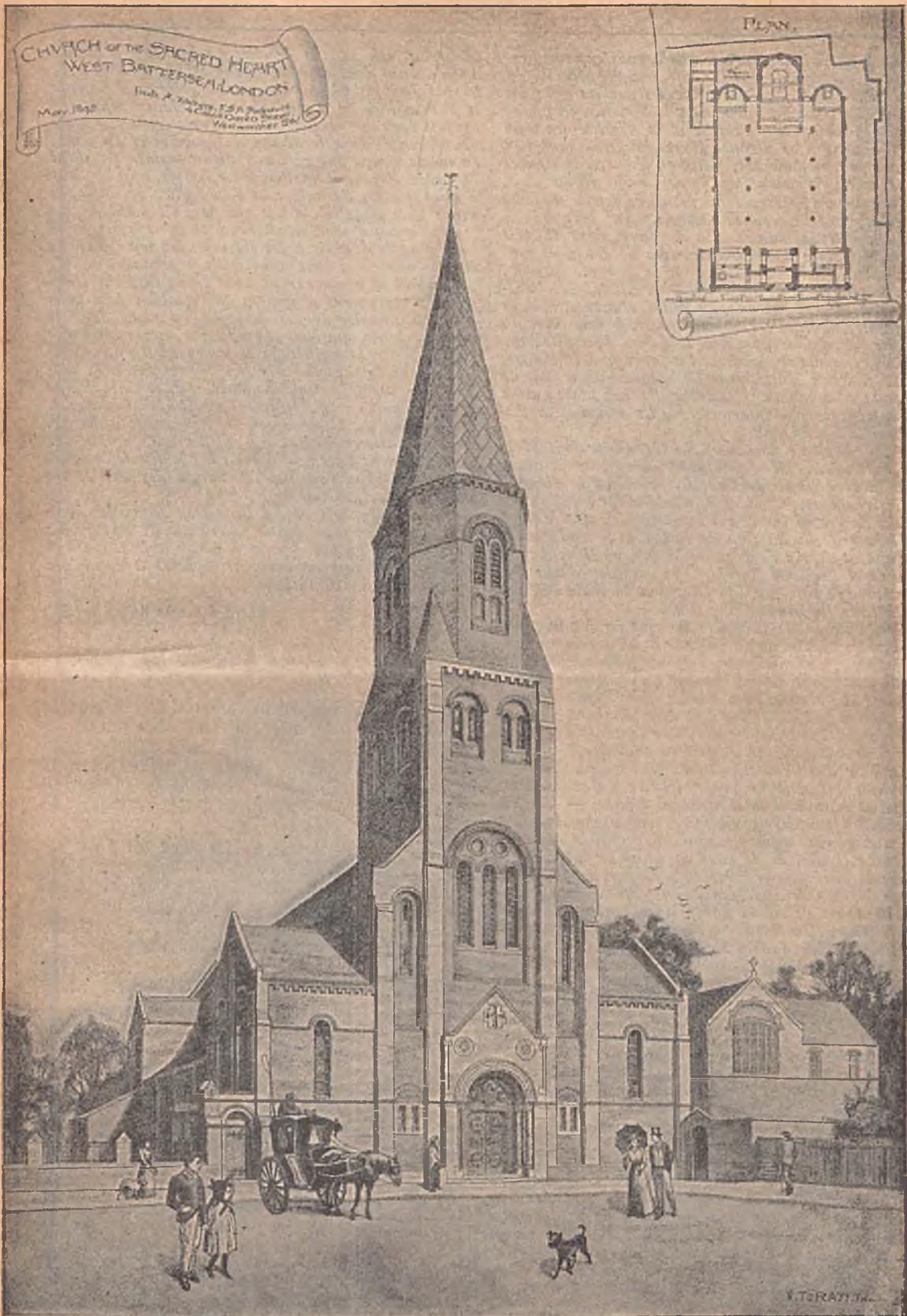
Comme nous, vénéré Père, vous savez le besoin urgent, je devrais dire la nécessité où nous sommes d'avoir au plus tôt une église pour les catholiques de notre populeux faubourg, pourvu en abondance, hélas! de temples, chapelles et salles à l'usage des sectes de toute couleur; vous pouvez donc comprendre notre joie et celle de nos pauvres paroissiens, à la vue de la première pierre de la future église du Sacré-Cœur à Londres.

Nous avions à cœur de donner à la cérémonie la plus grande splendeur possible; c'est que les catholiques, surtout s'il s'agit de convertis, goûtent une singulière consolation à jouir de fêtes qui leur apportent toujours de nouvelles lumières; pour les autres, encore retenus dans l'erreur, le spectacle de la majesté de nos rites est souvent une prédication pleine de pénétrante efficacité.

De fait, l'enceinte décorée où allait avoir lieu la cérémonie fut bientôt comble; bon nombre de protestants, attirés par une curiosité qui est déjà une grâce, s'étaient mêlés à nos fidèles: d'autres, moins hardis, occupaient les fenêtres des maisons voisines.

A quatre heures de l'après-midi, S. G. Monseigneur Butt, évêque de Southwark, (faubourg de Londres) précédé de la procession et accompagné par le clergé de la paroisse salésienne, se dirigeait vers l'estrade, où il prit place au milieu de son cortège.

Comme tous les rites de notre sainte religion, celui qui règle la pose de la première pierre est majestueux et plein de significations admirables; mais, en cette circonstance, le sens et l'efficacité des prières de l'Église m'ont semblé acquiescer une force nouvelle. En présence de tous ces temples de sectes diverses dont chacune prétend être la véritable Église fondée par Jésus-Christ — sectes auxquelles l'Église catholique peut dire en face: Vous êtes nées d'hier et moi avec les siècles, — la pose de la première pierre de notre église devenait un fait éloquent et se pré-



LA FUTURE ÉGLISE SALÉSIENNE DU SACRÉ-CŒUR A LONDRES.

A la droite du spectateur qui regarde la façade, l'école paroissiale.

sentaient à l'esprit comme une condamnation, une prophétie et un triomphe. L'unité, la perpétuité, la sainteté de l'Église, invoquées et signifiées par les oraisons du Pontife, offraient un contraste frappant avec la division, l'instabilité et la stérilité des trois cents sectes qui se disputent ces peuples, rameaux infructueux et desséchés, parce qu'ils se sont séparés du tronc où fermente la sève de la vie divine.

Après avoir accompli la première partie du rite en aspergeant la croix, Monseigneur invoqua la protection divine sur ce coin de terre, dont il prit en quelque sorte possession au nom de Dieu, et procéda ensuite à la bénédiction de la pierre. Bientôt, sous la direction de l'excellent architecte, M. Walters, cette pierre fut mise en place, et assujettie dans les formes voulues; elle contient, renfermé dans un étui de plomb, un parchemin, divers portraits, des médailles et des monnaies. A mesure que le Pontife jetait de l'eau bénite dans les fondements, un chœur d'hommes en soutane et en surplis exécutait, avec accompagnement d'harmonium, les mélodies majestueuses indiquées par le rituel.

Cette cérémonie terminée, Sa Grandeur prit place sur l'estrade, et M. le chanoine Akers, après avoir reçu la bénédiction du Pontife, prononça le discours de circonstance. Ce dévoué Coopérateur, qui s'était rendu de grand cœur à l'invitation de D. Macey, supérieur de la Mission de Battersea, voulut bien venir tout exprès de Hapton Wick, où il réside. Sa chaude et éloquente parole exprima plus d'une fois la vive affection que Don Bosco et la Pieuse Société Salésienne inspirent à l'orateur.

Son texte fut le suivant: Hi sunt figuli habitantes in Plantationibus et in Sæpibus apud regem in operibus ejus; commorati sunt ibi (1 Paral. IV, 2, 3). — Ceux-ci sont des potiers qui habitent près du Roi et pour son service, au milieu des Plantations et des Haies; et c'est là qu'est leur demeure. — On devine que l'orateur appliqua ce texte aux prêtres, ouvriers évangéliques, appelés à façonner, en union avec leur Roi Jésus-Christ et son Vicaire, les vases précieux qui doivent orner ici-bas l'Église catholique et plus tard la Jérusalem céleste. — Ne me demandez pas de reproduire ce magnifique discours: je n'essayerai même pas de vous en donner les grandes lignes, ni de vous en indiquer les conclusions si pratiques et si belles. Mais comment ne point vous dire qu'en appliquant son texte à Don Bosco, M. le chanoine Akers parla avec enthousiasme de notre vénéré Père et trouva, pour faire connaître ses fils et leur mission dans l'Église, des termes empreints de la plus cordiale bienveillance? — L'orateur finit en exhortant son nombreux auditoire à apprécier l'attention de la Providence qui a daigné amener les Salésiens à Londres; il pressa vivement tous ceux qui l'écoutaient de concourir, même au prix d'un sacrifice, à l'œuvre commencée.

L'assistance se dirigea ensuite vers l'école où est installée la chapelle provisoire, et Monseigneur donna la bénédiction du T. S. Sacrement.

Pendant que la foule s'écoulait lentement, Monseigneur Butt, accompagné de quelques amis de nos Œuvres, prenait un modeste thé servi dans l'école des filles. Avant de nous quitter, Sa Grandeur eut la paternelle bonté de visiter l'Oratoire, agrandi depuis peu, et voulut bien témoigner la vive satisfaction que Lui avait causée tout ce dont Elle venait d'être témoin. Vous savez du reste, vénéré Père, que la singulière bienveillance de Monseigneur à notre égard nous a toujours été un encouragement et un confort.

Voilà, vénéré Père Don Rua, une relation abrégée de cette fête si importante pour nos Œuvres en An-

gleterre; elle nous a procuré un bonheur et laissé un souvenir dont nous bénissons Dieu. — Puisse ce temple s'ouvrir bientôt au culte catholique, et devenir le palais d'où le Cœur Sacré de Jésus répandra sans mesure ses miséricordes et ses grâces. Alors nous verrons fuir le démon de l'hérésie et du vice, en même temps que ce Cœur divin ramènera dans la vraie Voie et à la Vérité les égarés, afin de leur donner à tous, dans le sein de l'Église véritable, la vraie Vie, gage de la vie qui ne finit point.

Les travaux sont menés rondement et nous espérons n'avoir jamais à les interrompre ou même à les ralentir. Nos bons catholiques y prennent un très vif intérêt et y concourent dans la mesure de leurs forces; mais vous n'ignorez pas combien peu nous avons à attendre de ces pauvres ouvriers dont se composent nos ouailles. Après Dieu, notre confiance s'appuie sur la multitude des âmes dévotes au Sacré-Cœur, qui brûlent de voir son règne s'étendre toujours davantage, et qui souhaitent de le voir glorifié surtout dans les endroits où il reçoit plus d'outrages.

Ces amis du Cœur Sacré de Jésus nous aideront, nous en sommes certains, à édifier cette église qui sera sûrement pour tant d'âmes le chemin de la vraie foi, et qui grossira ainsi les rangs des adorateurs fidèles de ce Cœur divin.

Veuillez agréer, vénéré Père Don Rua, les hommages de la petite famille salésienne de Battersea; ne nous oubliez pas devant le Seigneur, en ayant la charité de donner un souvenir spécial à celui qui est toujours, in corde Jesu,

Votre fils très affectionné

JUVÉNAL BONAVIA

prêtre de Don Bosco.

Nous ne saurions mieux clore cette relation qu'en donnant une liste assez détaillée des principales dépenses prévues par le devis. Les amis de Don Bosco pourront ainsi se fixer plus facilement et la nature et l'étendue de la coopération qu'ils voudraient apporter à l'œuvre de l'église salésienne de Londres:

- | | |
|---|--------|
| 1° Six colonnes de pierre, des deux côtés de la nef principale, à fr. 500 l'une, ci . . . | 3,000 |
| 2° Quatre grands pilastres, à fr. 375 l'un, ci . . . | 1,500 |
| 3° Deux grands pilastres pour le cintre du sanctuaire, à fr. 625 l'un, ci | 1,250 |
| 4° Huit fenêtres (partie supérieure) à fr. 750 l'une, ci | 6,000 |
| 5° Huit fenêtres (bas-côté) à fr. 625 l'une, ci . . . | 5,000 |
| 6° Deux grandes rosaces (nefs latérales) à fr. 2,500 l'une, ci | 5,000 |
| 7° Trois rosaces pour le baptistère à fr. 950 l'une, ci | 2,850 |
| 8° Trois rosaces au-dessus de la tribune, à fr. 950 l'une, ci | 2,850 |
| 9° Une chaire, environ | 2,500 |
| 10° Les deux autels de l'abside, environ 5,000 fr. l'un, ci | 10,000 |
| 11° Chemin de la Croix | 3,000 |
| 12° Bancs pour toute l'église | 7,500 |
| 13° Le clocher | 32,500 |

Total fr. 82,950

A ce chiffre et à celui du gros œuvre, il faut ajouter le montant de quantité d'autres objets dont la simple énumération ne manquera pas d'exciter, chez nos Coopérateurs, une charitable initiative.

Nous voulons parler de l'orgue, des cloches, des lampes et candélabres; et puis comment ne point se préoccuper des diverses statues qui ont leur place marquée dans la future église? Il s'agit du *Sacré-Cœur*, de *Marie Auxiliatrice*, de *saint Joseph*, de *saint François de Sales*, de *saint Louis de Gonzague*, etc., etc.

Mais nous tenons à faire dès maintenant un appel spécial aux personnes qui ont à cœur d'être généreuses envers la personne même de Notre-Seigneur. L'église du Sacré-Cœur à Londres aura besoin de *vases sacrés*, d'*ornements* et de *linge d'autel*; nos pieuses Coopératrices nous sauront gré de les avertir à temps; elles auront ainsi tout le loisir de pourvoir largement le Maître et de lui préparer une demeure qui donne aux populations protestantes de Londres une idée convenable de notre piété envers la Sainte Eucharistie (1).

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des progrès de cette nouvelle entreprise salésienne; elle recueille déjà les encouragements et les bénédictions que la Madone de Don Bosco se plaît toujours à répandre sur les œuvres de son fidèle serviteur.

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO

Amérique du Sud

I. — TERRE DE FEU.

Puntarenas, 15 septembre 1891.

VÉNÉRÉ PÈRE DON RUA,

Après avoir visité la Mission de S. Raphaël, je crus nécessaire d'entreprendre un second voyage pour réjouir et reconforter nos confrères des Iles Malouines, que je n'avais pas visités depuis bien longtemps. Le 28 juillet, je m'embarquais donc sur le bateau à vapeur *Karnak* de la Compagnie Kosmos, et le jour suivant, dès le matin, je naviguais dans le détroit de Magellan, ayant à droite la Terre de Feu et à gauche la Patagonie.

En route pour les Iles Malouines.

Je ne pouvais détacher mes regards de la Terre de Feu, champ immense confié à nos faibles labours. Tout en côtoyant ses rives, habitées par les tribus du Grand Peuple, de la Bahia Philippe, et par la tribu encore plus belliqueuse de la Bahia Lomas, je comparais dans mon esprit ces peuplades d'Indiens, (tous à la race d'Ona) leurs mœurs

(1) Les envois faits en Angleterre n'entraînant pas de frais de douane, nos bienfaiteurs peuvent adresser directement au Supérieur de la Mission — Rév. FATHER MACEY, 64, *Orbel Street* (Battersea), S.W. LONDRES — leurs offrandes en nature, comme aussi leurs annués et leurs demandes de renseignements.

et leurs usages, avec ceux des Tehuelches de la Patagonie. Ils leur ressemblent beaucoup par leur haute taille; ils en diffèrent par leurs habitudes et leur intelligence.

Les Patagons Tehuelches savent monter à cheval, jeter le lacet; ils chassent l'autruche et le guanaco, qui leur fournissent la nourriture et le vêtement; ils viennent jusqu'à Puntarenas, à Gallegos, à Santa Croce pour le commerce des peaux et pour vendre des plumes d'autruche. Les Ona, au contraire, ne se servent que de l'arc et des flèches, se nourrissent des fruits que le flux et le reflux laissent sur la plage, se couvrent à peine d'une peau de guanaco ou de renard et fuient le commerce du reste des hommes qui d'ailleurs, pour les adoucir et les attirer, n'ont guère jusqu'ici employé que le fusil. Toutefois les Ona de la Terre de Feu ont des mœurs moins dissolues, vivent avec leur famille et gardent au moins l'honnêteté naturelle, tandis que les Tehuelches polygames s'abandonnent à l'ivrognerie et consomment leur vie dans toutes sortes d'excès. Le missionnaire voit ses efforts échouer auprès des Tehuelches, qui s'opposent à l'éducation de leurs enfants; mais grâce à son influence les Ona mènent une vie moins aventureuse et laissent instruire les leurs.

Tandis que je me livrais à ces pensées et à mille autres consolantes réflexions sur l'avenir des Ona, le premier jour du voyage passa comme l'éclair, et sur le soir, alors que les ténèbres me dérobaient la vue des côtes, notre bateau à vapeur sortait du détroit et nous portait dans l'Atlantique. Nous continuâmes les deux jours suivants notre heureuse navigation, et le premier août, à sept heures du matin, nous apercevions à notre droite la côte Nord de la grande île de l'Est, et nous cherchions l'entrée du port.

Un peu de géographie politique.

Les Iles Malouines, comme vous le savez, vénérez Don Rua, appartiennent aux Anglais; ils y ont attiré des émigrants Écossais et Irlandais, tous livrés à la vie pastorale. Elles se divisent en deux groupes: les Iles de l'Est et les Iles de l'Ouest.

C'est dans l'île grande de l'Est, et à Stanley même, que résident les autorités, composées d'un gouverneur, de deux secrétaires, d'un magistrat ou juge et d'un médecin; on y voit aussi la douane, le bureau de poste, une banque, deux écoles mixtes du gouvernement, deux églises protestantes et une catholique. Une société, appelée *Falkland-Island's-Company*, qui possède d'immenses terrains devenus pâturages, a aussi le monopole du port de Stanley, avec un chantier et un bassin de radoub où les bâtiments qui doublent le cap Horn viennent réparer leurs avaries. La population est d'environ 2000 habitants, dont 400 seu-

lement, dispersés dans les vastes plaines à la garde des troupeaux, sont catholiques; les autres sont tous protestants.

Dès qu'on eût jeté l'ancre et tiré le canon, tous les drapeaux furent hissés sur les mâts de Stanley.

L'arrivée d'un bateau est toujours un événement qui met de l'animation dans la ville, parce qu'il porte les nouvelles du continent. Nous fûmes visités à bord par la commission sanitaire, et, par une attention toute spéciale, on permit à notre confrère D. Patrice O'Grady d'accompagner le médecin sur le *Karnak*. Après avoir échangé les saluts d'usage avec notre confrère, avec le docteur, M. Hamilton, homme très aimable et notre ami, nous attendîmes la visite de la Douane. Enfin, à onze heures et demie, descendu sur un petit bateau à vapeur de la Compagnie Falkland, je puis débarquer et revoir notre second confrère Marie Migone et le coadjuteur Paul Frattini attachés, eux aussi à cette importante Mission.

Ce qu'on a fait en quatre ans.

Que les choses ont changé depuis le jour où je débarquai dans cette île pour la première fois, il y a quatre ans! Nous dûmes alors, D. Patrice Diamond et moi, inconnus de tous, chercher un hôtel, puis nous procurer la clef de l'église des catholiques. Maintenant j'ai trouvé, bâtie sur le terrain appartenant aux catholiques, une modeste maison salésienne, avec trois chambres, une cuisine, deux classes; les largesses des catholiques et même des protestants de l'île ont puissamment concouru à sa construction; j'ai dû cependant y consacrer la plus grande partie des secours que je reçois d'Europe.

La chapelle, ou église catholique, ornée avec simplicité et avec goût, s'est enrichie d'un tapis et d'un harmonium. Nos écoles sont appréciées de toute la population: elles sont fréquentées par une cinquantaine d'enfants, dont plusieurs, protestants, sont attirés par la douceur de nos procédés, par le zèle des maîtres et aussi par le désir qu'ils ont d'apprendre la langue espagnole. Les élèves sont dociles, d'un esprit prompt, et s'appliquent avec ardeur à l'étude. J'ai pu constater, par leur progrès dans toutes les matières, mais surtout en arithmétique, qu'ils sont de beaucoup supérieurs en intelligence à nos enfants de Puntarenas.

Le dimanche, 2 août, je vis dans notre église un nombre consolant de communions, et je reçus la visite de plusieurs familles catholiques. Dans l'après-midi, à l'heure du catéchisme, j'ai assisté au convoi funèbre d'un jeune homme catholique, qui, blessé mortellement dans une partie de chasse, était mort deux jours auparavant, après avoir reçu les derniers sacrements.

Dans ce pays, qui est gouverné comme

une famille, à la mort d'un habitant, quel qu'il soit, on met les pavillons en berne en signe de deuil, tous visitent les parents du défunt, et tous aussi, sans distinction de religion, se font un devoir d'assister au convoi funèbre. Le cimetière étant protestant, le prêtre catholique y accompagné le corps et bénit la fosse avec les prières du rituel. C'est ainsi que nous avons fait. Cependant les catholiques se préparaient à la Confirmation. Quelle belle cérémonie! Tout d'abord les jeunes filles, vêtues de blanc et les garçons, un ruban blanc au bras gauche, reçurent la sainte Communion avec un recueillement et une piété bien propres à émouvoir le froid protestant privé de culte extérieur.

Étaient présents à la cérémonie: le gouverneur, le magistrat, le secrétaire, le médecin et plusieurs des principales familles de Stanley, bien que protestantes. Le parain des confirmés était M. Raillon, agent général de la Compagnie Falkland, bon catholique et bien dévoué à notre Mission.

Le chœur des chœurs exécuta la Messe de la Sainte Enfance, de M^{sr} Cagliero, un magnifique *Salve Regina* et l'hymne *Veni Creator* traduits en anglais.

Je fus profondément ému des progrès saisissants réalisés par ces braves gens dans la pratique de notre sainte religion; ils sont dus au zèle de nos confrères Diamond, O'Grady, Migone et Frattini, et en grande partie aussi à une excellente famille irlandaise appelée Biggs. Cette famille voulait bien toujours se charger de l'entretien de l'église catholique lorsque le missionnaire visitait dans l'île; mais d'une manière spéciale elle donnait son temps et ses soins à l'instruction des fidèles catholiques, lorsque le prêtre ne pouvait venir. Les trois filles de la maison, M^{lles} Hélène, Madeleine et Catherine, faisaient le catéchisme le mercredi et le dimanche. Elles disaient le Rosaire en commun avec les catholiques, le soir, les mercredi, samedi et dimanche; et le dimanche, à onze heures, elles récitaient les prières de la Messe, chantaient des cantiques, enfin, elles conservaient vivant dans tous les cœurs le flambeau de la foi catholique.

Égards et déférences des autorités. — Espérances.

Pendant ces quelques jours, le gouverneur me fit l'honneur de m'inviter plusieurs fois à dîner, daigna me rendre plusieurs visites dans notre Maison, écoutant avec intérêt le récit que je lui faisais de nos missions et de nos courses apostoliques; il voulut bien me promettre de faire tous ses efforts pour aider nos missionnaires, satisfait de les voir réussir dans l'instruction et dans l'éducation de la jeunesse. Dans une réunion des principales autorités de Stanley, il déclara même que dans toutes les colonies

anglaises, les écoles catholiques romaines étaient dans un état de prospérité qui les rendait partout supérieures aux écoles protestantes.

Parmi toutes ces consolations, je ne puis que m'écrier : que Dieu soit béni ! Je suis de plus en plus convaincu que Dieu a destiné notre Mission à jeter les fondements de la conversion de toute cette colonie anglaise. Peut-être n'est-il pas éloigné le jour où nous pourrons célébrer la sainte messe dans une église qui n'aura plus de protestant que les murs, tous les cœurs étant convertis *in unam fidem*. Aujourd'hui déjà, lorsque, le dimanche, à 10 h. 45, la cloche du gouverneur annonce la sainte messe, tous, catholiques et protestants, se rassemblent dans leur temple respectif pour prier ; mais tandis que dans notre église nous voyons toujours quelque protestant attiré par la splendeur du culte, on ne voit aucun catholique entrer dans le temple de la secte.

Je félicitai mes confrères des consolants progrès de cette Mission ; je passai avec eux le mois d'août, pour les réjouir et les encourager à poursuivre leur sainte entreprise, à se sacrifier sous un climat si inconstant ; enfin, dans la nuit du 5 septembre, je me séparai d'eux et je partis pour Puntarenas où m'attendaient, anxieux, nos pauvres Indiens que j'avais laissés en juillet avec une faible provision de vivres.

Laissez-moi maintenant, mon vénéré Père Don Rua, vous remercier vivement des nouveaux secours que j'ai trouvés à Puntarenas, secours que vous avez reçus de nos généreux Coopérateurs. Que Dieu bénisse ces cœurs si dévoués, et leur rende au centuple en faveurs spirituelles et temporelles tous les bienfaits que leurs aumônes apportent à nos Indiens.

J'ose recommander nos Missions et ma personne à vos prières, à celles des Salésiens et des Coopérateurs et je suis heureux de me dire,

Vénéré Père Don Rua,

Votre fils très affectionné en J.-C.

JOSEPH FAGNANO
Préfet Apostolique.

II. — BRÉSIL.

Saint-Paul du Brésil, 1^{er} octobre 1891.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Après la chute de l'Empire, les républicains du Brésil écrivirent sur leurs drapeaux ces deux paroles : *Ordre et Progrès*. Ont-ils réellement rempli leur programme et atteint leur but ? il ne m'appartient pas de le dire ; mais il est certain que personne mieux que

nous ne peut prouver, avec l'éloquence des faits, que nous sommes vraiment dans le siècle du progrès. Quand je vins à Saint-Paul, en 1887, les Champs-Élysées, où nous habitons, n'étaient encore qu'une solitude et un désert. Notre demeure était une habitation rustique, avec quelques chambres, un seul dortoir pour les enfants, une petite chapelle, trois ou quatre salles servant de classes, d'étude, d'atelier et de réfectoire, un bosquet, une cour assez vaste et environ soixante élèves internes, entre écoliers et apprentis. Aujourd'hui, au contraire, nous sommes au centre d'une ville nouvelle, riante, magnifique et pleine d'animation ; notre vieille masure s'est convertie en un superbe édifice à quatre étages avec diverses chambres, quelques salles et quatre grands dortoirs ; nous avons un autre bâtiment à deux étages renfermant les classes et les ateliers ; des cours spacieuses pour les récréations ; un beau jardin, une vigne, une magnifique église en construction qui pourra rivaliser avec celle de Saint-Jean l'Évangéliste, à Turin ; une nombreuse et puissante musique instrumentale ; une grande imprimerie qui par la perfection des machines, le nombre et la variété des caractères, peut être comparée aux plus importantes imprimeries de Don Bosco ; enfin, plus de deux cent cinquante élèves internes, les uns écoliers, les autres apprentis, et environ quatre cents externes qui fréquentent aussi les écoles et l'Oratoire du dimanche. N'est-ce pas là vraiment un progrès extraordinaire ? Nous le devons au Sacré-Cœur de Jésus qui nous protège d'une manière visible, et semble vouloir faire de notre humble Maison un centre de religion et de civilisation, une vraie source de faveurs célestes pour l'État tout entier de Saint-Paul.

Moisson abondante. — Peu d'ouvriers.

Cependant il est une chose en laquelle nous n'avons n'avons réalisé jusqu'ici aucun progrès : la question du personnel. La moisson est surabondante, le labeur écrasant ; mais que pouvons-nous faire ? nous sommes en tout quinze, y compris les invalides qu'il faudrait déjà mettre à la retraite. Est-il possible que quinze Salésiens, prêtres, clercs et coadjuteurs, puissent instruire et surveiller continuellement sept cents élèves, sans parler de mille autres occupations particulières et spécialement du service de notre Sanctuaire, qui pourrait à lui seul occuper continuellement cinq ou six prêtres ? Croyez, vénéré Don Rua, que je n'exagère rien ; et si actuellement je saisis cette occasion pour vous supplier d'avoir compassion de nous et de nous envoyer du renfort pour alléger ce fardeau qui nous accable, je le fais uniquement dans la crainte de voir cette année un de nos confrères tomber sur le champ de bataille, tandis que

nous serons obligés de faire banqueroute et de licencier la moitié au moins de nos élèves. De grâce, ayez pitié de nous et de ces pauvres Brésiliens.

Solennités sur solennités.

Nonobstant le nombre extraordinaire d'élèves, la multiplicité de nos occupations et l'exiguïté de nos forces, nous avons célébré cette année des fêtes magnifiques.

En la solennité de Marie Auxiliatrice, fêtée avec toute la dévotion et toute la pompe possible, outre la magnificence de rites sacrés, les suaves harmonies de l'orgue, les mâles accents de la musique instrumentale et la perfection avec laquelle la chorale exécuta une belle messe en musique, eut lieu la première communion de cent de nos enfants, et le couronnement de la superbe statue de Marie Auxiliatrice vénérée dans notre sanctuaire. Le riche diadème d'or, enrichi de pierres précieuses étincelantes, était le fruit d'une souscription qu'avaient organisée plusieurs dames pieuses de cette cité. Ce fut une fête dont la splendeur, unie à une dévotion touchante et profonde, laissa dans nos cœurs les plus suaves impressions.

En juin, nous fûmes invités à nous rendre à la cathédrale avec notre maîtrise et nos musiciens pour contribuer à la solennité des Saints Apôtres Pierre et Paul, patrons de cette ville. Après nous y être préparés du mieux qu'il nous fut possible, nous nous y rendîmes en effet le 29. Cette fête fut si imposante que personne ici ne se souvient d'avoir jamais vu un tel déploiement de pompe et de magnificence. Notre chœur, composé de quatre-vingt-dix soprani et contraltos, environ vingt ténors et basses, et soutenus par un orchestre de quarante musiciens, chanta une messe grandiose. L'exécution fut vraiment admirable, parfaite, supérieure même à nos espérances; l'enthousiasme de notre évêque bien-aimé, M^{sr} Lino, et des fidèles de cette cité, fut indescriptible.

Quelques jours après, nous célébrâmes dans notre Maison la fête du Sacré-Cœur de Jésus, protecteur de cet établissement. Ce fut un jour de sainte et douce allégresse. Nous reçûmes ensuite la visite de notre digne inspecteur Don Lasagna; il nous prêcha une retraite de quatre jours qui semble avoir produit des prodiges de sanctification dans toutes les âmes; ensuite nous célébrâmes pendant trois jours avec la plus grande solennité et tout l'élan de nos cœurs le centenaire de St. Louis de Gonzague; la musique religieuse, les chants, les représentations dramatiques, tout concourut à rehausser l'éclat de ces fêtes qui furent couronnées par une promenade extraordinaire d'un jour entier.

Enfin, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Très Sainte Vierge, avec tous nos

chantres et tous nos musiciens, nous avons pris part à une grande solennité qui se célébra tous les ans au Mont de Notre-Dame de France, le plus renommé et le plus fréquenté des sanctuaires de l'État de Saint-Paul, éloigné d'environ une demi-heure de chemin de fer de la capitale. Le nombre des pèlerins accourus ce jour-là dans ce Sanctuaire s'éleva à 40,000. Toutes les heures arrivait un train surchargé de voyageurs. Sur la place et à travers les rues du petit village qui entoure l'église, on pouvait avec peine se frayer un passage. Tout réussit à merveille, et notre musique, disons-le, ne fut pas au-dessous de sa tâche.

Peu de jours après, c'était la fête de saint Lin Pape; quelques-uns d'entre nous, avec quarante de nos musiciens, allèrent fêter de leur mieux notre vénéré Pontife, M^{sr} Lino, qui se trouvait en villégiature avec MM. les Directeurs et les élèves de son Grand Séminaire. Ce fut une petite fête poétique et modeste, simple et champêtre, mais, à cause de cela même, cordiale et sincère, qui apporta de grandes consolations à notre vénéré Pasteur, lequel ne cesse de montrer pour les fils de Don Bosco une véritable prédilection.

Toutes ces belles et pieuses solennités que nous célébrons à la plus grande gloire de Dieu, augmentent toujours davantage l'estime et la sympathie que nous témoignent toutes les principales familles de cet État, et laissent dans tous les cœurs de bien douces et ineffaçables impressions.

Vénéré Père Don Rua, veuillez, nous vous en prions, vous souvenir de nous dans les diverses expéditions de missionnaires; n'oubliez pas vos enfants du Brésil; ils ont besoin de renfort, ils les attendent afin de remplir toujours plus parfaitement la mission qui leur a été confiée (1).

Bénissez-les tous, et daignez recevoir les sentiments de respect et de filiale obéissance qu'ils vous présentent par l'intermédiaire de *Votre très humble et très affectionné en J.-C.*

CHARLES GRAGLIA
prêtre de Don Bosco.

(1) Ce n'était pas la première fois que nos missionnaires du Brésil nous demandaient d'augmenter leur personnel; déjà à plusieurs reprises, l'année dernière et les années précédentes, ils nous avaient fait connaître le besoin extrême qu'ils en ressentaient. Nous avons satisfait leurs desirs. Vers le milieu de janvier dernier, huit ouvriers évangéliques, après la cérémonie des adieux faite d'une manière privée devant les Supérieurs de l'Oratoire, partaient du Séminaire des Missions Salésiennes de Valsalice et s'embarquaient à destination du Brésil, pour être répartis entre les trois Maisons de Nichteroy, de Saint-Paul et de Lorenau. (N. D. L. R.)

III. — RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR

Quito.

Le 6 octobre dernier arrivaient enfin à Quito les missionnaires partis de Turin au mois d'août précédent pour la République de l'Équateur.

L'excellent accueil que leur firent nos confrères, les enfants et une députation des notabilités de la ville, les émurent jusqu'aux larmes. Les élèves se réjouissaient de voir arriver de nouveaux catéchistes, de nouveaux professeurs qui étendraient à plusieurs autres centaines de pauvres enfants le bienfait de l'admission dans une Maison Salésienne. Les bons Équatoriens se félicitaient, considérant les nouveaux Missionnaires comme autant de nouveaux champions de la civilisation chrétienne, et d'artistes qui contribueraient au développement des beaux-arts dans cette République; enfin et surtout, nos confrères de Quito étaient transportés de joie à la pensée qu'ils pourraient désormais réaliser un hardi mais important projet, celui de pénétrer dans ces immenses forêts jusqu'aux pauvres Ivaros de Gualaquiza et de Mendez. Ces belles pensées et ces nobles sentiments formèrent le programme d'une belle séance littéraire, donnée le jour qui suivit leur arrivée.

Mais la longueur et les incommodités du voyage et surtout les variations de ce climat inconstant avaient abattu les forces des jeunes athlètes au point qu'ils durent se mettre au lit et, visités par une fièvre d'au moins quarante degrés, commencer leur carrière apostolique par un repos de huit, six et même quinze jours.

Grâce à Dieu tout se borna là; et les nouveaux missionnaires purent bientôt les uns prendre la direction des ateliers moins pourvus de personnel, les autres se préparer aux missions des forêts pour se mettre en route, dès qu'ils en auraient reçu l'ordre des supérieurs; d'autres enfin se disposèrent à se rendre à Riobamba, où ils étaient attendus pour ouvrir une Maison semblable à celle de la capitale.

Riobamba. — Une nouvelle fondation salésienne.

Riobamba, ville importante par ses mines de soufre, présente un panorama unique dans tout

l'Équateur. Située dans une vaste plaine à mi-chemin de Quito et de Guayaquil, elle est entourée par de très hautes montagnes et par des volcans. L'air y est très pur et la température très douce, en dépit des gelées imprévues qui viennent quelquefois compromettre les récoltes.

La ville actuelle, propre, aux rues larges et droites, fut bâtie en 1805, à une distance de deux lieues de l'antique Riobamba, entièrement détruite et ensevelie en 1797 par un tremblement de terre.

Depuis plusieurs années de jà, cette ville désirait confier à nos soins la jeunesse pauvre et abandonnée. Il y a deux ans, lorsque Don Costamagna passa par Riobamba pour aller à Quito visiter nos confrères, l'Évêque et les autorités insistèrent pour qu'il visitât le terrain qu'on mettait à la disposition des Salésiens, en vue d'une fondation. Ce désir si ardemment exprimé par les habitants de Riobamba fut enfin exaucé l'an dernier, et l'expédition du 15 août comprenait aussi un détachement pour cette ville.

Le Directeur de cette nouvelle Maison, qui sera placée sous le vocable de Saint Thomas, apôtre, fut Don Antoine Fusarini, qui se trouvait à Quito depuis 1888. Cinq confrères et un chef d'atelier se joignirent à lui, et partirent de Quito le 5 novembre. Voici en quels termes Don Calcagno annonçait cette nouvelle :

Quito, 5 novembre 1891.

MON RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Ce matin, notre cher Don Fusarini, accompagné de cinq autres confrères et d'un chef-mécanicien, partait de Quito pour Riobamba. Nous avons fait hier la cérémonie des adieux, imitant autant que possible le départ des missionnaires de Turin. Inutile de vous dire avec quels regrets nous les avons vus partir, surtout Don Fusarini qui a fait ici tant de bien en quatre ans; mais notre douleur était adoucie par la pensée qu'ils allaient consoler tant d'âmes privées de tout secours religieux.

Les autorités de Riobamba ont l'intention d'inaugurer solennellement les *Talleres* le 8 décembre, par une séance littéraire en l'honneur de Don Bosco. J'ai appris que pour fêter l'installation des Salésiens, on a nommé une Commission, qui a fait imprimer et répandre des circulaires. On annonce qu'il y aura messe pontificale à la cathédrale avec assistance des autorités, que l'on sonnera toutes les cloches de la ville, que l'on fera des illuminations, des feux d'artifice, etc., etc. Les habitants de Riobamba sont invités à participer à ces fêtes pour donner une preuve » de l'enthousiasme excité chez les fils du

(1) Dans cette lettre, Don Calcagno nous annonçait aussi qu'à l'Exposition Nationale de l'Équateur, qui devait s'ouvrir le 9 décembre, les ateliers de notre Maison du Sacré-Cœur de Quito seraient dignement représentés.

» Chimborazo par un si heureux évènement, » qui leur fera faire un pas de plus dans la » voie de la civilisation et du progrès intel- » lectuel et moral. »

Ces populations sont véritablement remplies d'enthousiasme pour les fils de Don Bosco ! Que le Seigneur nous aide afin que nous puissions répondre à tout ce qu'elles attendent de nous !

LOUIS CALCAGNO,
prêtre de Don Bosco.

Après la prise de possession, un de nos confrères de la nouvelle fondation nous écrivait la lettre suivante :

Riobamba, 19 décembre 1931.

VÉNÉRÉ PÈRE DON RUA,

Nous étions à peine remis de fatigues de notre long voyage qu'aussitôt nous dûmes laisser notre maison de Quito pour nous transporter à Riobamba, où nous étions impatientement attendus par toute cette bonne population et par les autorités ; ces dernières avaient si longtemps sollicité cette fondation !

Avant de laisser la maison de la capitale, la veille du départ, après une belle séance littéraire en notre honneur, se renouvelèrent dans la chapelle les scènes touchantes de la cérémonie des adieux ; les paroles vibrantes de Don Calcagno nous rappelèrent celles que vous nous aviez adressées devant l'autel de Marie Auxiliatrice, au moment où nous allions nous séparer de nos bien-aimés Supérieurs de Turin.

Le lendemain, nous arrachant aux embrassements de nos confrères, nous quittions cette chère maison ; et après deux journées de diligence nous arrivions à Ambato, où les Pères Dominicains nous offrirent la plus cordiale hospitalité. Nous primes un jour de repos ; le lendemain, au point du jour, nous enfourchions nos montures, et deux jours après nous arrivions à Riobamba. Mais nous n'entrions pas seuls dans cette ville ; nous étions encore à deux heures de marche, quand nous rencontrâmes les autorités et les notables, venus à notre rencontre, pour nous accompagner à cheval et comme en triomphe, jusqu'à la maison qui nous était destinée. Tout y était préparé pour des gens affamés et harassés.

Le lendemain, nous visitâmes notre nouvelle demeure. Ne croyez pas que ce soit un palais aux grandes salles, aux portiques majestueux et aux vastes cours : rien de tout cela. C'est un petit édifice fait de boue ; il compte vingt ans d'existence et manque encore des choses les plus importantes. Nous nûmes la main aux restaurations. Ce fut d'abord la chapelle ; en quinze jours elle

devint assez convenable pour abriter notre divin Sauveur.

Cependant nous recevions la visite des autorités religieuses et civiles. Tout le monde se montre bienveillant au possible ; nous devons exprimer ici notre gratitude à tout monde, particulièrement aux religieux de cette ville qui nous aidèrent de leurs sages conseils.

L'inauguration solennelle de notre École des Arts-et-Métiers avait été fixée par une Commission au 8 décembre, jour doublement cher aux Salésiens, en cette année jubilaire.

À l'occasion de cette fête, les pauvres fils de Don Bosco à Riobamba reçurent des honneurs princiers.

Le matin, au milieu d'un cortège de notabilités, nous fûmes conduits à la cathédrale pour assister à la messe pontificale, avec les députations de toutes les autorités civiles en grande tenue ; on nous reconduisit chez nous avec les mêmes honneurs, aux applaudissements de la foule. Le soir, dans la plus vaste salle de la maison, se tint une brillante Académie, à laquelle assistèrent plus de trois cents personnes, l'élite de Riobamba. On y célébra, tant en vers qu'en prose, notre bien-aimé Don Bosco, son vénéré successeur et ses enfants.

Le compte-rendu de cette fête, donné par le nouveau journal, *El Sufragio*, vous dira combien les fils de Don Bosco sont aimés dans cette ville :

« Le 8 décembre eût lieu dans cette cité l'inauguration solennelle de l'Institut des Arts-et-Métiers, confiée aux Salésiens. Cette fête, célébrée avec un enthousiasme général, marquera pour « la fille du roi des Andes » (Riobamba) un des plus beaux jours de son histoire. En effet l'ouverture de cet établissement est enfin venue répondre à la nécessité de jour en jour croissante de donner à tant de pauvres enfants, avec une éducation chrétienne, une instruction professionnelle dont ils avaient été jusqu'à ce jour privés. Aujourd'hui s'ouvre pour « les fils de Chimborazo » une ère nouvelle de prospérité et de bien-être, car l'Institut dont nous parlons, celui des dignes enfants de Don Bosco, ouvre ses ateliers à ceux qui désirent apprendre un métier et veulent unir le travail à l'étude des préceptes évangéliques pour assurer leur avenir. Nous pouvons donc proclamer que l'Institut des Arts-et-Métiers des Salésiens, fournira à l'âme et au corps leur aliment, puisque sa devise est : *Vertu et travail* ! Comme on s'y attendait, nous pouvons dire que toute la population a contribué à rehausser l'éclat d'une si belle fête. Dès la veille du 8, c'était comme la joie de tout un peuple dans l'attente d'un heureux évènement ; et au jour fixé, les solennités religieuses et la magnifique académie qui ont accompagné cette inauguration, n'ont rien laissé à désirer. En cette circonstance mémorable, Riobamba a montré une fois de plus qu'elle est à la hauteur de peuples civilisés, et qu'elle admire avec un ardent enthousiasme tout ce qui contribue à ennoblir ses enfants, en leur donnant l'éducation, la vertu et le travail qui sont les seules marques de sa grandeur et les vrais titres de sa noblesse.

» Belles, splendides furent les compositions en vers et en prose entendues en cette séance littéraire ; on y a applaudi et admiré les morceaux l'orchestre et les gracieuses cantates des colléges les Jésuites, des Frères des Écoles Chrésiennes, et celle de Saint Louis Araujo. En un mot, tous ont contribué à la solennité de cette fête dont les souvenirs restera ineffaçable.

Que Riobamba se rejouisse donc du grand bien-être que lui apporte l'arrivée des enfants de Don Bosco ; grâces soient rendues pour une telle faveur à S. E. Monsieur Flores, Président de notre République, qui a tant fait pour mener à bonne fin une si grande Œuvre. Merci au Président de ce canton, et à toutes les autres autorités, qui ont coopéré d'une manière si puissante et si efficace à ce consolant résultat. »

Au milieu d'un tel enthousiasme, nous, les derniers parmi les enfants de Don Bosco, confinés dans des montagnes presque inaccessibles, éloignés de plusieurs lieues de nos confrères, et séparés de notre famille d'Europe par un immense océan, nous sentons notre faiblesse, et plus que jamais nous éprouvons le besoin de l'assistance divine pour répondre dignement à l'attente générale. Aussi, vénéré et bien cher Père Don Rua, nous demandons vos prières, celles de nos confrères, de leurs enfants et celles enfin de nos fervents et dévoués Coopérateurs.

Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, nous étions unis par la pensée à nos chers Supérieurs et à nos frères de Turin, pour célébrer avec toute la ferveur possible le cinquantième anniversaire des Œuvres Salésiennes ; en ce jour, nous avons aussi ouvert le Patronage du dimanche, où sont accourus déjà un grand nombre d'enfants.

Maintenant nous nous préparons à la fête de Noël. Notre Directeur Don Fusarini, prêche la neuvaine, qui est suivie par tous les enfants de Riobamba désireux d'y assister.

Tels sont, bien-aimé Don Rua, nos commencements à Riobamba. Accordez-nous une bénédiction toute particulière, qui augmente en nous la ferveur et le zèle, et fasse marcher à grands pas ce bon peuple dans la voie de la civilisation et de la prospérité.

Veuillez saluer pour nous tous les supérieurs, les confrères de l'Oratoire, et croyez-moi

Votre tout dévoué et affectionné fils

AUGUSTIN BRUZZONE

prêtre de Don Bosco.



A TRAVERS LES RELATIONS

DE NOS MISSIONNAIRES

GLANES.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Une nouvelle église dédiée au Sacré-Cœur de Jésus. — La première fondation salésienne dans l'Amérique du Sud, *San Nicolas de los Arroyos*, avait besoin d'une église en rapport avec l'importance de la religieuse population de cette vaste paroisse, composée en majeure partie de Génois et de Piémontais. Ces braves gens achetèrent un terrain, et, le 9 novembre 1890, M^r Cagliero posait la première pierre du nouvel édifice. La souscription en nature fut si prompte et si généreuse, que nos confrères n'eurent à leur charge, en dehors de la main d'œuvre, que la dépense des briques. Plusieurs de nos insignes bienfaiteurs de la région revendiquèrent comme un privilège la joie de concourir largement à la sainte entreprise.

Le lendemain de la pose de la première pierre, M^r Cagliero, par un mot auquel la grâce attacha une singulière efficacité, mit au cœur d'un de nos meilleurs amis la pensée providentielle d'appeler à San Nicolas les Filles de Marie Auxiliatrice. A l'heure qu'il est, les Sœurs de Don Bosco dirigent une florissante école dans un local situé tout près de l'Église du Sacré-Cœur.

PATAGONIE. — L'hôpital salésien de Viedma. — Le soir du 7 août 1889, Monseigneur Cagliero demandait à la communauté salésienne de Viedma des prières toutes spéciales pour assurer l'appui de saint Joseph à une entreprise de délicate et pressante charité. Il s'agissait de fonder un hôpital où les Salésiens et les Sœurs de Don Bosco eussent un nouveau champ d'apostolat.

Quatre jours après, le 11 août, Monseigneur eut la réponse de saint Joseph.

I. — Les débuts.

Deux missionnaires, D. Vacchina et D. Garrone — ce dernier à titre de *guérisseur* expérimenté — furent appelés au chevet d'un pauvre peintre de la Catalogne espagnole, souffrant d'une péritonite déjà ancienne. Après avoir mené une vie peu édifiante, il était tombé malade loin des siens. La charité d'un ouvrier apportait quelque adoucissement à sa misérable situation ; mais son bienfaiteur, rentrant harrassé du labeur de la journée, ne pouvait guère lui être d'un grand secours. La tristesse et même le désespoir minaient le malheureux infirme... Nos deux confrères comprennent qu'ils recevaient un mandat de la Providence. M^r Cagliero, mis au courant, se sentit exaucé : l'hôpital salésien allait être fondé, puisque Dieu en posait lui-même la première pierre, en adressant aux missionnaires un malade à recueillir sur le champ.

Une vieille cabane industrieusement bâtie au siècle dernier, peut-être, avec un mélange de boue, de paille et de fiente de vache, était libre. Les Dames de la charité de Buenos-Ayres la cèdent volontiers au Vicaire apostolique et, sans

retard, on procède à la toilette de l'édifice. Toute la communauté se met à l'œuvre avec ardeur. Une véritable armée de rats et de petits animaux piquants, plats, puants et sautants furent expulsés sans miséricorde. Quand D. Garrone eut désinfecté le théâtre de l'exécution, ce fut à qui se dépouillerait pour meubler la première chambre de l'hôpital.

Le premier malade. — Une vengeance chrétienne.

Quatre robustes de nos coadjuteurs, accompagnés de nombreux confrères et enfants de l'Oratoire, volent à la demeure du malade, le placent sur un brancard et le remettent bientôt entre les mains des Filles de Marie Auxiliatrice. Le passage du cortège nocturne avait mis en mouvement tout le pays ; mais cet émoi n'était rien à côté de l'attendrissement qu'éprouva l'infirmes en recevant les soins maternels des Sœurs de Don Bosco. Trop touché pour proférer une parole, il manifestait du moins par toute son attitude la joie, la paix et aussi le remords salutaire dont ces délicatesses de la charité chrétienne lui remplissaient le cœur : *le malheureux avait été jusqu'à un des plus obstinés calomniateurs des fils de Don Bosco.*

Ceux-ci savaient leur sainte vengeance, c'est-à-dire bénissaient Dieu de la prompte et consolante inauguration de l'hôpital salésien de Saint-Joseph.

Ce nouveau théâtre d'apostolat fut bientôt fertile en fruits de salut.

Où même l'éducation sans Dieu.

Le 15 août, D. Milanesio, revenant de donner une mission, trouva sur son chemin un Argentin, vieillard âgé d'environ soixante ans.

Jean de Dio Serrano — c'était le nom du pauvre homme — gisait, abandonné, dans une misérable cabane, où des insectes de tout genre le dévoraient vivant ; de ses oreilles coulait un pus infect ; un atroce rhumatisme, qui avait enflé ses jambes, le clouait sur son immonde grabat. Les Sœurs de Don Bosco le reçoivent comme on reçoit un joyau ; elles le lavent des pieds à la tête avec des attentions infinies, à mesure que Don Garrone le visite soigneusement. Le malade a un polype dans les oreilles. A en croire le charretier réquisitionné par D. Milanesio, nous avons affaire à un vieux gredin, à qui la justice divine donne le salaire de ses œuvres. De fait, ancien volontaire du dictateur Rosas et jadis affilié à une société sanguinaire, notre hôte était un pauvre sire devant Dieu et devant les hommes. — Pour nous, il était Jésus-Christ en personne.

Après cinquante jours d'hôpital, Jean de Dio Serrano partait tout heureux d'avoir recouvré la santé du corps et la paix de l'âme. Le défaut d'éducation religieuse avait fait de lui ce que deviennent tant de pauvres petits condamnés à grandir sans connaître Dieu.

Une clientèle qui s'accroît.

Le mois suivant, l'hôpital salésien de Viedma vit augmenter sensiblement son *chiffre d'affaires*. Un brigadier des gardes urbaines soigné et guéri ; un fils du désert que la Providence mit entre les mains de nos religieuses pour qu'il put faire sa première communion — à quarante huit ans ; un

Indien, grognon accompli, âgé de quarante cinq ans, également admis à la première communion au bout de deux mois, tels sont les principaux clients auxquels la charité a fait du bien de plus d'une sorte... Le dernier, nommé brigadier des Urbains à Valchetta, a promis à nos missionnaires de leur envoyer beaucoup d'enfants Indiens. Puisse-t-il tenir parole !

Une autre fois, un Italien, maçon de son métier, guéri d'une luxation, témoigne sa gratitude à ses bienfaiteurs en élevant un mur dont l'hôpital avait grand besoin.

Innocenza.

Au commencement d'octobre 1889, D. Milanesio, revenant de donner une autre mission, ramena une pauvre Indienne, âgée de dix-sept ans, toute pelotonnée sur elle-même et affligée d'un mal étrange. A la vue de cette créature absolument repoussante, les Sœurs, par antiphrase sans doute, la baptisèrent *Innocenza*. La plume se refuse à décrire les soins héroïques que durent donner à la malheureuse ses charitables infirmières... Ce pauvre corps, qui n'était qu'une plaie, fut lavé avec infiniment de délicatesse : et la vermine qui le dévorait put enfin être exterminée. *Innocenza*, douée d'un cœur excellent, se montra reconnaissante des bontés dont elle était entourée ; et bientôt cette âme fut gagnée à Jésus-Christ. Un jour, elle refuse les remèdes et fait appeler le *Padre*, qui l'absout encore une fois, lui donne le saint Viatique et reçoit son dernier soupir.

II. — Les progrès.

Athanase Crespo.

Un fait consolant a marqué les premiers jours de l'année 1890. Athanase Crespo, Indien de quarante ans et depuis longtemps catholique, vint se faire soigner d'une pneumonie grave. Ancien cuisinier et très obligeant pour tous, il s'attendait à quelque reconnaissance de la part des gens du pays ; et le délaissement dont il est l'objet l'afflige beaucoup. Cependant le mal précipite sa marche : on parle au malade de l'administrer. Il reçoit les sacrements avec foi, puis :

— « Nous sommes donc à la fin ? demanda-t-il. Je suis content, parce que du moins je meurs entouré de cœurs amis. »

Prenant ensuite le montant de son dernier mois de gages, la clef de sa pauvre malle et ses humbles vêtements :

— « Prenez, ma bonne Sœur, dit-il : c'est à vous que je laisse tout mon avoir ; vous l'emploierez à soulager quelque malheureux abandonné comme je l'ai été : vous le secourrez au nom du pauvre Athanase qui se meurt. »

Le souvenir de cette mort édifiante serait à lui seul une récompense, si ceux qui travaillent pour Dieu n'attendaient infiniment plus encore, en retour de leur charité.

Une année bien remplie.

L'hôpital a eu à peu près toute l'année de six à douze malades. Chaque mois mériterait une mention spéciale.

Ainsi, en février, une manière de Goliath fit sa première communion à *soixante cinq ans*.

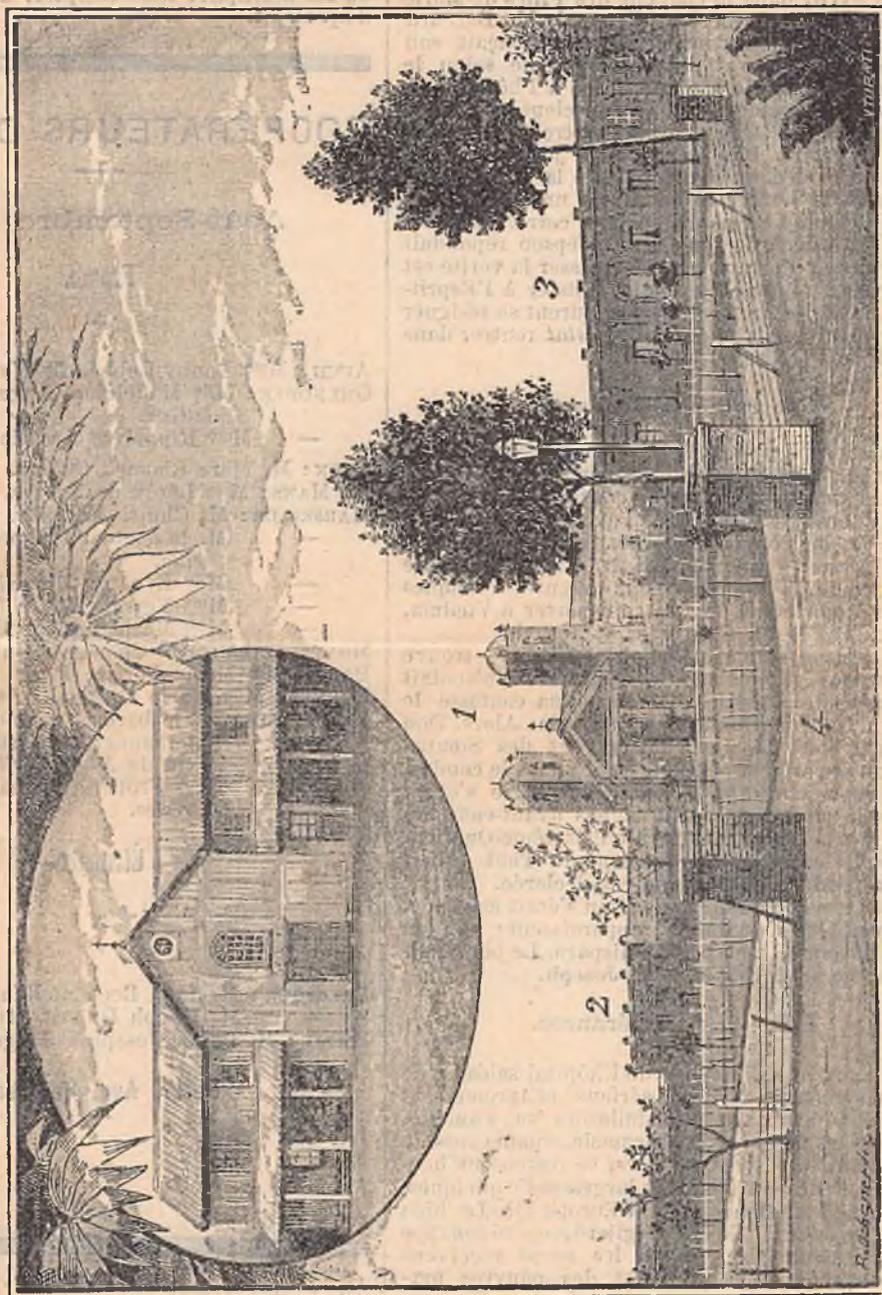
Le mois de mars a eu ses fastes. Une vieille lunatique, rusée comme une sorcière, mit à de dures épreuves la patience de tous et puis accusa

ses bienfaiteurs de manquer de charité. En avril, signalans la mort angélique d'une jeune nièce du cacique Sayhuéque; les funérailles furent prinières. Deux grâces de conversion sincère ont marqué les mois de mai et de juin; Marie Auxiliatrice et le Cœur Sacré de Jésus, suppliés par nos diverses communautés de sauver deux âmes

bien coupables, se sont laissé fléchir. Et les voleurs de cadavre qui ont infligé à l'un de ces couverts un enfouissement civil, n'ont privé son âme d'aucune grâce indispensable. En août, un garde urbain, refusant les soins de ses amis, voulut être transporté chez les Salésiens, où il rendit le soir même son âme à Dieu. Enfin, septembre vit

L'ÉGLISE ET L'ORATOIRE DE SAINT-RAPHAËL.

Ile Dawson (Déroit de Magellan).



A VIEDMA, SUR LE RIO NEGRO (PATAGONIE).

2. Hôpital Salésien. — 1. Église paroissiale. — 3. École professionnelle.

la mort chrétienne d'un malheureux Indien jeté en prison pour avoir assassiné un Anglais, et transporté à l'hôpital par ordre du procureur de la République.

Mais l'événement de l'année fut sans contredit la mort presque subite d'un malheureux relégué à Viedma à la suite de crimes énormes. D. Mi-

lanesio pouvait seul lui parler de Dieu. Un jour, après avoir bu trop avidement une tasse de thé, il se mit à râler. D. Milanesio accourt, lui suggère l'invocation: *Mon Jésus, miséricorde!* lui donne l'absolution et une seule cnetion: cette pauvre âme était devant Dieu!... — Les malades témoins de cette scène acceptèrent le sage con-

seil de la mort et mirent tous ordre à leur conscience.

L'apostolat à l'hôpital en 1891. — Un triomphe sur l'hérésie.

Durant l'année 1891, les bénédictions dont nous faisons un tableau rapide ont été particulièrement abondantes.

Le 5 avril, dans la chapelle des Filles de Marie Auxiliatrice, un luthérien allemand, M. Bernard Jepsen, capitaine au long cours, prononçait son adjuration et recevait le saint baptême selon le rite de la véritable Église. Entré à l'hôpital en février, cet homme droit et consciencieux avait demandé à M^r Cagliero un prêtre qui voulût bien l'instruire. Dès les premiers jours, le catéchumène se déclara convaincu de la fausseté des doctrines de Luther et manifesta un ardent désir d'être catholique romain. A ses corréligionnaires qui le traitaient de renégat, M. Jepsen répondait « que laisser l'erreur pour embrasser la vérité est un devoir : y manquer serait résister à l'Esprit-Saint. » Et les amis de Luther durent se résigner à voir celui qu'ils appellent *apostat* rentrer dans le sein de l'Église catholique.

Une guérison étonnante.

Saint Joseph a tenu à signaler par une grâce admirable le mois qui lui est consacré.

Le 16 mars, le nommé Joseph Morales, de Pringles, est assailli chez lui par un gredin qui essaye de lui couper la gorge. Le vieillard — il avait 75 ans — parvient à fuir. Mais sa blessure est mortelle. L'autorité, pour procurer quelques soins au moribond, le fait transporter à Viedma, où il arrive le 19, fête de saint Joseph.

D. Garrone — le missionnaire-médecin — trouve le cas très grave : la trachée-artère présentait une horrible blessure. D. Vacchina confesse le mourant, qui pardonne à son assassin. Alors, Don Garrone, aidé de nos confrères et des Sœurs, pose un appareil sur la plaie qu'il vient de condre. Mais, deux jours après, une hémorrhagie s'étant déclarée, on constate les signes avant-coureurs de la mort. Le patient reçoit l'Extrême-Onction, puis subit un nouveau pansement. Tout espoir semble perdu : la gangrène est déclarée. C'était l'heure que la puissance de Dieu s'était marquée. Des symptômes de mieux apparaissent : et, en quelques jours, tout péril a disparu. Le bon vieillard ne cesse de bénir saint Joseph.

III. — Les espérances.

Ces deux ans d'histoire de l'hôpital salésien de Viedma sont un résultat sérieux et promettent mille fois davantage. L'installation va s'améliorant tous les jours ; et la pharmacie, comme aussi la lingerie et les divers services, se ressentent heureusement des intelligentes largesses de quelques-uns de nos meilleurs amis d'Europe (1). Le bien que cette création de M^r Cagliero a opéré échappe à tout calcul. Sans doute les corps reçoivent tous les soins qu'exige l'état des pauvres malades ; mais les âmes, qui dira dans quelle me-

(1) Les médicaments, le linge, les objets qui peuvent servir dans un hôpital, enfin tous les dons en nature destinés aux missions de Patagonie doivent être adressés à M^r CAGLIERO, 9, rue des Romains, Marseille.

sure elles profitent de cette mission ininterrompue donnée par la charité et l'immolation des Sœurs de Don Bosco et des prêtres du Vicariat ? Combien de malheureux ont trouvé là le chemin du ciel, qu'ils ne songeaient point à chercher !... Cette pensée fera naître dans le cœur des amis de nos Œuvres, en même temps qu'un vif sentiment de reconnaissance envers la bonté divine, la joie d'avoir coopéré à ces merveilles et le désir de les multiplier sans compter, dans une pensée d'apostolat.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

AOÛT-SEPTEMBRE 1892.

France.



- AGCH : M^{me} Fanny Lebbé, *Le Houga* (5 fr.).
- GRENOBLE : M^{lle} Madeleine Auger, *Saint-André-le-Gaz*.
- M^{me} Hippolyte Accarias, *Grenoble*.
- LYON : M. Marc Chomel, *Oullins*.
- LE MANS : M^{me} Leroy de Terves, *La Flèche*
- MARSEILLE : M. Chuit, *Marseille*.
- M. le docteur Prosper Despine, *Marseille*.
- M^{lle} Eynezy, *Marseille*.
- M^{me} Vassal, *Marseille*.
- M^{me} Marie Astier, *Marseille*.
- MONTPELLIER : M^{me} Clémence Guibert, *Béziers*.
- PARIS : M^{me} Marie Perrin, *Paris*.
- RENNES : M^{lle} Marie Denoual, *Le Puits-Robidon*.
- VERSAILLES : M. le baron Armand-Marie Ghislain Limuander de Nieuwenhove, château de *Moignanville*.
- M^{me} Frotin, château de Courcelles, *Presles*.

Étranger.



- BELGIQUE : M. Jean Beelen, *Wingene*.
- M. Joseph Dubois, *Anvers*.
- ITALIE : M. l'abbé Joseph Colangelo, *Bovcs*.

Pater, Ave, Requiem.

Avec perm. de l'Autor. ecclésiast. - Gérant: JOSEPH GAMBINO.
1892 — Imprimerie Salésienne.